

Le légendaire de l'identité communautaire en Cévennes, du XVIIIe au XXe siècle

Jean-Noël Pelen

Citer ce document / Cite this document :

Pelen Jean-Noël. Le légendaire de l'identité communautaire en Cévennes, du XVIIIe au XXe siècle. In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n°1-4/1982. Croyances, récits & pratiques de tradition. Mélanges d'ethnologie, d'Histoire et de Linguistique en hommage à Charles Joisten (1936-1981) pp. 127-141;

doi : <https://doi.org/10.3406/mar.1982.1150>

https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1982_num_10_1_1150

Fichier pdf généré le 31/08/2018

Le légendaire de l'identité communautaire en Cévennes, du XVIII^e au XX^e siècle

Lorsque l'on parle de légende, on a coutume de se référer à des récits dont le canevas narratif est extrêmement formalisé, qui sont situés dans un lieu bien précis, et attribués assez souvent à un personnage défini. Ainsi, en Cévennes, je citerai la légende de la Vieille Morte, sans nul doute la plus connue sur l'espace des vallées des Gardons (1), ou encore celle de Monsieur de Mont-Ferrier, « qui vécut plus que ce qu'il croyait » (2). Il s'agit dans ces deux cas de légendes reconnues, s'imposant dans une sorte d'évidence légendaire, sans que, a priori, le discours qui les soutient, si important soit-il, puisse paraître comme culturellement fondamental.

A côté de ces légendes proprement dites, il existe une sorte de « tissu légendaire », dont la saisie est beaucoup plus complexe, fait d'un conglomérat de matériaux extrêmement divers, tant dans la forme et le fond que dans la variété même des instances qui les expriment. Ramassés pêle-mêle, ces matériaux ressemblent un peu à la collection hétéroclite du brocanteur, voire aux « survivances et superstitions » trop longtemps récoltées comme objets désuets et insignifiants par les folkloristes. Pourtant, si l'on prend soin de relever ces matériaux non plus isolément, en dehors de toute attention au contexte, mais au contraire en les considérant comme forcément pertinents, signifiants, et ce dans le cadre large du discours culturel, on s'aperçoit que leur ensemble s'organise et que tous rejoignent quelque grande ligne de sens.

Trois grands espaces de discours sont exprimés plus ou moins clairement par ce « tissu légendaire » : ce sont les domaines de la sorcellerie et du mauvais oeil, dont Jeanne Favret-Saada a donné, pour le Bocage, une remarquable étude (3) ; le domaine du monde fantastique populaire, lequel n'a pas encore, à ma connaissance, été éclairé dans sa logique globale interne ; enfin, espace peut-être moins évident et dont la force est extrêmement variable selon les aires culturelles, le légendaire de l'identité communautaire.

On voit tout de suite que si ces domaines peuvent soutenir de « grandes légendes » — sur telle sorcière « historique », sur telle apparition fantastique bien mé-

(1) Cf. Jean-Noël et Nicole PELEN, *Récits et contes populaires des Cévennes*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 122-125.

(2) Id., *ibid.*, p. 120.

(3) Jeanne FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.

morisée et formalisée, sur tel événement marquant de l'histoire communautaire —, l'expression de « tissu légendaire », par laquelle j'ai essayé de désigner la matérialité de leur expression, englobe toute une série de menues légendes, de faits de croyance, d'anecdotes plus ou moins traditionnelles et de diffusion plus ou moins restreinte... Peuvent s'intégrer à la vie de ce tissu aussi bien le légendaire familial, certains contes, voire certaines chansons, des proverbes... C'est l'ensemble seul qui, dans sa mouvance et sa construction, prend une véritable pertinence.

J'aborderai brièvement le cas du légendaire de l'identité communautaire en Cévennes, en laissant de côté le problème des sous-groupes communautaires, et ce sur le seul espace des vallées huguenotes des Gardons et, en particulier, de leurs « écarts » ruraux. Nous sommes là dans un pays extrêmement riche du point de vue historique, et dont l'histoire, souvent douloureuse, a forgé une très forte conscience communautaire (4).

La question est de savoir quels sont les référents de l'identité communautaire cévenole, et comment ces référents, en évolution bien sûr dans l'histoire, sont mis en valeur par le « tissu légendaire ». Il va de soi que ce sujet, passionnant et fort complexe, demanderait à être défriché par des années de travail. Je l'aborderai essentiellement à partir des témoignages contemporains, ainsi que de la connaissance générale que l'on a de l'histoire cévenole du XVIII^e au XX^e siècle, tant aux points de vue événementiel et économique que culturel. Mon propos se bornera à une première réflexion.

Le protestantisme fondateur

Le référent premier, tant par sa profondeur historique que par la force de sa présence, est le référent religieux. Les Cévennes sont d'abord un pays *protestant*. Elles naissent avec le protestantisme. Rien n'a existé auparavant, rien, probablement, n'existera après. L'histoire commence avec le protestantisme, et le pays, ainsi, n'a jamais été catholique. Quelques légendes familiales, que l'on situe avant la Réforme, établissent un protestantisme avant la lettre des ancêtres du patronyme, c'est-à-dire une prédestination protestante familiale (5). Ceci dit, les historiens eux-mêmes ont souvent cherché à comprendre le pourquoi d'une implantation protestante massive dans les Cévennes, et leurs réponses, que l'on retrouve en écho dans le milieu populaire, ont été parfois éloquentes. On a invoqué le « schiste » protestant, l'opposant au « calcaire » catholique, dans une sorte de filiation tellurique proposée, certes avec beaucoup de réserves, par André Siegfried (6). On a souvent invoqué à la fois la richesse et l'austérité du paysage, propice au souffle de l'« Esprit ». Les Cévennes ne sont-elles pas, d'ailleurs, comme une petite Canaan ?

Mais dès que le jour revient, écrit André Dumas, ce qui n'a point changé, c'est l'humble poésie qui flotte sur toutes choses, poésie triste, tendre pourtant et presque évangélique, qui incline aux pensées sérieuses. Avec ses coteaux pierreux où dort le lézard et qu'escalade le mou-

(4) Pour une première approche globale du pays cévenol et une bibliographie, cf. *Les Cévennes, de la montagne à l'homme*, ouvrage collectif sous la direction de Philippe JOUTARD, Toulouse, Privat, 1979.

(5) Cf. Annexe, I.

(6) André SIEGFRIED, « Le groupe protestant cévenol sous la III^e république », in *Protestantisme français*, ouvrage collectif, Paris, Plon, 1945, pp. 23-55.

ton, seul capable d'y trouver quelque pâture, ce pays cévenol, dit-on, rappelle certaines régions de Palestine, et surtout la campagne où rêva Jésus aux environs de Jérusalem.

Et souvent quelque détail nous frappe qui semble illustrer une des paraboles. Voici la brebis perdue, le figuier stérile, l'arbre qui ne porte pas de fruits ; voici le semeur et le terrain rocheux où le bon grain ne pourra germer ; voici le vigneron dans sa vigne, et voici le berger qui rapporte le petit agneau dans ses bras (7).

André-Georges Fabre nous offre aussi, sur ce thème, un très beau développement (8). Ainsi donc, « ce qui plus que tout préparait les Cévenols à l'hérésie, c'était l'âpre pays qui les entourait » (9), soit une cause totalement ahistorique. Le protestantisme faisait corps avec ce pays avant même qu'il y apparaisse.

Jean Cavalier, dans ses *Mémoires*, écrit :

Il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que l'histoire, que racontera ce livre, n'est pas le seul récit douloureux où l'on rencontrera le peuple des Cévennes combattant contre le fanatisme, la superstition et la persécution. Il [le peuple des Cévennes] descend de ces Albigeois et de ces Vaudois si célèbres, longtemps avant la Réformation de Luther et de Calvin, par leur opposition aux erreurs et à la corruption de la papauté. Ils [les Cévenols] se glorifiaient de n'avoir jamais été réformés mais d'avoir gardé la même doctrine et le même culte depuis le temps des Apôtres. Vraiment un grand nombre de circonstances rend cette affirmation des plus probables (10).

Ce texte a pour nous l'intérêt d'attester dès le début du XVIII^e siècle le sentiment de prédestination protestante rencontré aujourd'hui encore chez les Cévenols. Il comporte également un autre élément, la référence à l'ascendance vaudoise et albigeoise, attestée dès le XVII^e siècle et abondamment reprise par les historiens du XIX^e. On la retrouve encore en 1932 chez André Dumas :

D'assez nombreux Vaudois, échappés aux persécutions, avaient trouvé asile dans les Cévennes. Au début du XIII^e siècle, les bénédictins y amenèrent des Albigeois faits prisonniers pendant la croisade. Par leurs récits, qu'on répéta longtemps dans les familles, nos paysans connurent toutes les atrocités qu'on pouvait commettre au nom de Dieu. Cependant les Vaudois et les Albigeois firent mieux que de conserver dans les Cévennes un ferment de haine, de révolte et le vivant souvenir de martyrs suppliciés pour la foi. Ils y maintinrent la pureté, la simplicité du christianisme primitif (11).

Cette référence au valdéisme, et surtout à l'albigéisme, assez commune chez les érudits, a connu une légère popularisation ou repopularisation ces dernières années, sous l'influence du mouvement occitan. Or, si l'on peut aisément supposer qu'Albigeois et Vaudois, en nombre relativement réduit, ont trouvé dans les Céven-

(7) André DUMAS, *Le Désert cévenol*, Paris, La Renaissance du Livre, 1932, pp. 13.-14. On remarquera qu'aucun des détails relevés par André DUMAS n'est, et de loin, propre au pays cévenol.

(8) André-Georges FABRE, *Au cœur de la Cévenne avec ses écrivains*, Anduze, AZ Offset, 1979, pp. 114-118.

(9) André DUMAS, *ibid.*, p. 67.

(10) Jean CAVALIER, *Mémoires sur la guerre des Camisards*, publiés à Dublin en 1726. Réédition Paris, Payot, 1973, p. 24.

(11) André DUMAS, *ibid.*, p. 66. Sur ces problèmes d'origine de la Réforme en Cévennes, cf. Philippe JOUTARD, *in Les Cévennes, de la montagne à l'homme*, op. cit., pp. 107-111.

nes une terre de refuge, rien n'autorise par contre à leur faire jouer un véritable rôle de précurseurs ou de préparateurs de la Réforme, comme l'affirmait André Dumas. Là encore court le même légendaire ou le même mythe, celui de la prédestination, celui d'un protestantisme « éternel ».

Mais revenons à nos sources orales contemporaines. Il est extrêmement intéressant de noter qu'un grand nombre de contes, en pays protestant, rapportent la négation symbolique du catholicisme, au travers de héros censément catholiques. Tous ces contes, et anecdotes, maintes fois répétés, forment un légendaire des îlots catholiques — tout au moins de certains —, lesquels auraient été, en fait, des zones protestantes jouant un catholicisme de façade, contraint par la présence de l'institution catholique. Ainsi l'identité protestante s'étend-elle sur tout le pays, niant idéologiquement la possibilité d'une existence catholique, ainsi que la déchirure historique morcelant géographiquement le pays. L'unité du pays est ainsi totalement reconstruite, sur la double base idéologique et géographique (12). Il est probable que ce légendaire, récupérant comme « frère » le monde catholique, ne remonte guère au-delà du XIX^e siècle, réclamant l'apaisement des tensions religieuses. Ce n'est là toutefois que supposition.

Une dynastie de résistants, combattants pour la foi

Persécuté durant un bon siècle, le protestantisme cévenol a été résistant. A la prédestination protestante communautaire, fondamentale, s'ajoute cet élément de noblesse. Mais ici, la notion collective cède assez nettement le pas au souvenir d'une résistance des individus, ancré dans les mémoires familiales. Chaque famille possède son galérien ou son prisonnier, ancêtre qui fonde la noblesse de la dynastie. Au sein même du milieu protestant, cette référence oblige, impose le respect des descendants, et donne à la chaîne familiale une raison supérieure d'être, puisque son sang et son sens sont sacrés par l'histoire.

Est-ce un hasard ? André Dumas dédicace ainsi son *Désert cévenol* :

A la mémoire de la grand'mère de ma grand'mère, Magdeleine Nivard, prisonnière à la Tour de Constance du 24 novembre 1740 au 29 octobre 1767 (13).

Il se place ainsi lui-même dans une descendance directe des résistants condamnés. De même Jean-Pierre Chabrol offre-t-il ses *Fous de Dieu* :

A Antoine Chabrol, vingt ans, matricule 27311 ; à Antoine Chabrol, trente-cinq ans, matricule 27310, « condamnés aux galères à vie par jugement de M. le Maréchal Montrevel, commandant général dans le haut et bas Languedoc, rendu à Nîmes le 3 mars 1703, pour avoir été avec des armes contre les défenseurs du Roy » [...] (14).

Raoul Stephan, dans son roman *Monestié le huguenot*, insiste sur le caractère sacré de la lignée :

Ah ! de repenser à cette chose, le père Monestié grinçait des dents. L'idée que son Elie avait un enfant catholique, l'idée qu'un Mo-

(12) Cf. Jean-Noël PELEN, « Le conte et la chanson populaires », in *Le Temps cévenol*, ouvrage collectif, Nîmes, Sedilan, t. III, 1982 (sous presse), pp. 723-785.

(13) P. 5.

(14) Jean-Pierre CHABROL, *Les fous de Dieu*, Paris, Gallimard, 1961.

nestié, baptisé à l'église, « ferait toutes les simagrées de l'idolâtrie papiste » et ainsi tous ses enfants dans la suite des temps, cette idée lui tordait le cœur.

Un Monestié ! Ce n'était pas le premier Jean-foutre venu, tron-de-pas-disque ! Les murs de cette vieille maison familiale plusieurs fois ravagée par les dragons du roi, incendiée, opiniâtement reconstruite, disaient la constance des Monestié ! Et cette vieille Bible de l'ancien temps à la couverture de cuir toute rongée, cette Bible dont la cachette subsistait dans un recoin secret de la cave et qui avait ainsi survécu aux incendies, ne disait-elle pas la constance des Monestié ? Vieux livre de maison qui portait à sa feuille de garde les noms de Pierre Monestié, roué vif à Montpellier le 24 février 1689, d'Antoine Monestié, galérien du Roy de 1712 à 1716, et de Marie Flessière, née Monestié, emprisonnée à la Tour de Constance de 1739 à 1768.

Le sang de ces martyrs ne devait pas se perdre dans celui des persécuteurs. Non ! le Seigneur n'avait pas permis cela (15).

On aura remarqué, au passage, l'importance de l'élément patronymique dans la noblesse acquise. André Chamson, dans son avant-propos à *La Superbe*, explique bien le sentiment profond d'appartenance à une noblesse de la résistance :

L'obscur galérien pour la foi dont j'ai raconté l'existence était un de mes ancêtres, et je crois avoir parlé de lui comme j'aurais pu parler de moi, mais au-delà de moi-même, et dans un destin plus grand que n'aura été le mien.

Ce galérien n'était séparé de nous — je veux dire de notre époque —, que par l'épaisseur de sept hommes. [...] De tous les miens, il me semble être celui qui a traversé les événements les plus terribles, les plus lourds de sens, les plus chargés d'avenir, bien qu'ils soient ensevelis dans un repli obscur de l'Histoire. C'est par lui que je suis sûr de tenir à cette noblesse de la Liberté, sans laquelle l'histoire des hommes ne serait pas ce qu'elle est (16).

Toutes ces citations émanant d'écrivains cévenols, baignés de leur culture d'origine, pourraient être aisément multipliées. Mais la mémoire des galériens pour la foi, des roués vifs, n'est pas l'apanage de ceux qui ont puisé dans les archives. Ce souvenir se trouve aussi dans la tradition orale, mais plus légendifié. Citons un très bel exemple rapporté par Philippe Joutard, qui montre l'extrême force de ces références aux ancêtres familiaux, fondateurs de la dynastie :

« On l'avait amenée à l'église [pour un baptême forcé] et lorsqu'elle fut sur le seuil de la porte, elle s'est cramponnée au bois de la porte, il paraît que ses ongles entrèrent dans le bois et que le gendarme qui la poussait fut tellement ému de ça, qu'il a dit " après tout ! " et il l'a renvoyée. On pense que la dynastie a été sauvée par elle, parce que si elle avait été baptisée catholique, tous ceux qui seraient arrivés après auraient été catholiques [...]. Cela nous a été dit, pourtant cela remonte à quelques générations, cela nous a été dit et redit ; mon père lorsqu'il en parlait — pourtant il n'était pas de là (17) — devenait cramoisi, il avait hérité déjà de cette chose-là [...]. Je vivais ces choses-là. Ce que

(15) Raoul STEPHAN, *Monestié le huguenot*, Paris, Albin Michel, 1926, pp. 82-83.

(16) André CHAMSON, *La Superbe*, Paris, Plon, 1967, pp. 7-9.

(17) Philippe JOUTARD précise, p. 394 : « C'est-à-dire qu'il n'appartenait pas à la famille dans laquelle était racontée cette tradition qui venait de la grand-mère maternelle de notre interlocutrice ».

je sais [...] je l'ai dit à mes enfants, ils le savent encore, mes petits-enfants le savent, alors ça ira, ça ira, je ne sais pas où ça s'arrêtera » (18).

Les camisards envahissent l'histoire

Cette résistance de plus d'un siècle a eu son apogée épique dans les premières années du XVIII^e siècle avec la guerre dite « des Camisards ». Guerre populaire, elle va marquer la conscience collective et historique d'une façon très forte, dans ce que Philippe Joutard a appelé la « camisardisation » de l'histoire (19). Si, dans les années 1710-1760, la restauration des Eglises s'appuie sur la condamnation du prophétisme de la fin du XVII^e siècle et de cette guerre « inspirée » du début du XVIII^e, le menu peuple, lui, trouve dans le souvenir magnifique de l'épopée camisarde l'énergie nécessaire à la résistance. La glorification populaire des Camisards, que l'on peut préjuger souterraine au XVIII^e siècle (20), éclate au grand jour aux XIX^e et XX^e siècles. Lors de la dernière guerre encore, en prenant le maquis, les protestants cévenols songeront aux luttes de leurs ancêtres et feront bien souvent le rapprochement : Camisards - Maquisards. Citons à nouveau Philippe Joutard :

C'est dans le maquis même qu'est né spontanément le lien avec des gens poursuivis, parcourant le même pays, utilisant les mêmes sentiers, et souvent d'origine protestante. Un chant du maquis se fait l'écho de cette assimilation qui n'est pas seulement facilitée par la rime :

Les fiers enfants des Cévennes
Réfractaires et maquisards
Montrent qu'ils ont dans les veines
Le sang pur des Camisards.

A la fin de la guerre, l'un des premiers récits sur les maquis s'intitule *Des Camisards aux Maquisards* et l'introduction justifie le titre : « Mais quand on a vécu l'épopée du maquis, on réalise ce que fut en vérité la guerre des Camisards. C'est le présent qui jette sa lueur sur le passé » (21).

(18) Philippe JOUTARD, *La légende des Camisards*, Paris, Gallimard, 1977, p. 304.

(19) Philippe JOUTARD, *ibid.*, troisième partie, « Une autre histoire », pp. 277-347.

(20) « Que les Camisards aient symbolisé l'ensemble de la résistance protestante, écrit Philippe JOUTARD, cette série de témoignages d'origines et de dates très diverses permet de facilement le comprendre : une communauté ne peut pas vivre sur une si longue période uniquement de simples victoires morales comme lui proposait l'Eglise du Désert ; le rappel de ces quelques mois de triomphes aida les familles protestantes à résister moralement de nombreuses années, d'autant plus qu'elles pouvaient percevoir bien longtemps après les événements, la crainte des autorités dès que les Camisards étaient évoqués ». (*ibid.*, p. 335. Cf. également l'ensemble des pages 321-347).

(21) *Ibid.*, p. 269. Cf. aussi l'introduction faite par Jean-Pierre CHABROL à l'ouvrage d'Aimé VIELZEUF, *...Et la Cévenne s'embrasa...*, Nîmes, L. Salle, 1968, pp. 11-20. Le texte d'une chanson récemment composée par Marcel PAGES, de St-Germain-de-Calberte, est également très significatif de cette Cévenne à la fois terre de résistance et terre de refuge :

« Quand il a fallu résister,
Combattre pour la liberté,
Cévenne, tu nous a inspirés,
Cévenne, tu nous a protégés.
Non je ne sais qui me regarde
Depuis le *ronc* de Prentigarde,
Je sens mon cœur qui maquisarde
Et ma pensée qui camisarde ! »

Enfin, faut-il rappeler cette longue discussion que nous eûmes, une nuit de l'hiver 1975, avec quelques paysans de la commune de St-Andéol-de-Clerguemort, sur ce sujet qui les passionnait : la comparaison de la vie et des tactiques des Camisards et des maquisards...

La tradition orale sur les Camisards est d'une abondance fabuleuse. Philippe Joutard, dans *La légende des Camisards*, l'a admirablement décrite et analysée. La camisardisation de l'histoire est la réduction de toute l'histoire comme étant relative aux Camisards. Les persécutions de la période du Désert sont rapportées à la répression contre les Camisards. Les habitats et sépultures préhistoriques sont caches et ossements camisards. Beaucoup plus près de nous, diverses traditions catholiques expliquent les troubles qui eurent lieu lors des inventaires effectués pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme étant dus aux Camisards. Qui plus est, cette interprétation est quelquefois donnée par des témoins directs, quoique enfants à l'époque (22). Outre l'histoire, le paysage lui-même est « camisardisé » : toute grotte est camisarde ; tout toponyme qui s'y prête est lu comme camisard : le col du *Pendedis* est le col du *Pendu* ou le col du *Pain des Dix* (Camisards), la croix de *Bourrel* est la croix du *Bourreau*... Cette création interprétative des toponymes est encore vive de nos jours (23). Les maisons elles-mêmes, aux murs épais, indestructibles, témoignent de cette histoire. Un vieil informateur, me rapportant l'épisode du « brûlement des Cévennes » de l'automne 1703, mit avec fierté la phrase suivante dans la bouche de l'apostat Julien, chargé par Bâville de raser les édifices privés du pays et affronté à la difficulté d'une telle tâche : « Les maisons des Cévennes ne se démolissent pas ! » (24).

Le légendaire camisard, celui d'hommes épris de liberté, est le deuxième élément fondateur de l'identité cévenole. Tous les Cévenols, et curieusement aujourd'hui parfois même les catholiques, « descendent » des Camisards, de sang ou d'esprit. De nos jours, on entend souvent dire, même par ceux qui ne pratiquent plus, voire qui ne « croient » plus, que l'on décrocherait aussitôt les fusils si d'aucuns s'avisait de renverser les temples. La légende des Camisards, longtemps combattue par le protestantisme officiel, est devenue une légende dorée, encore porteuse de l'identité individuelle et communautaire.

Ruraux, pauvres, et patoisants

Sur ce double ancrage fondamental de l'identité, viennent se développer des référents secondaires, mais qui sont en continuité idéologique avec les premiers. C'est toujours l'idée d'une glorieuse minorité, que l'on va traduire dans une sorte de noblesse des humbles, évidemment résistante. Il est à noter que ces référents, comme ceux que nous aborderons plus loin, n'ont pas été, comme les précédents, pris en compte par l'écrit, et ne ressortent que de la tradition orale. Ils appartiennent à la communauté quotidiennement vécue, et non à ses élites : ceux-ci, en tout cas, ne les ont pas exprimés (25).

(22) Philippe JOUTARD, *ibid.*, pp. 297-298.

(23) Id., *ibid.*, pp. 341-342.

(24) Rapporté par Philippe JOUTARD, *ibid.*, p. 306. Cf. aussi, pp. 308-310, la réinterprétation camisarde de la légende de la Vieille Morte.

(25) Il faudrait en fait, sur ce point, nuancer. En effet, si les thèmes que nous allons aborder ne se trouvent pas, ou très peu, chez les écrivains totalement francisants — qui ont au fond pris pour modèle d'expression la « grande » littérature, la littérature française —, on les rencontre beaucoup plus chez ceux qui n'ont cherché à s'exprimer et à se faire entendre que dans et pour leur « petit pays », et qui en particulier n'ont pas craint d'employer le « patois ». Songeons aux contes traditionnels rapportés aux XIX^e et XX^e siècles, ici et là, par le pasteur FESQUET, les félibres de l'*Armagna Cevenòu*, le pasteur CADIX, Charles ATGER, etc. Il semble y avoir eu un rapport déterminant entre la conscience linguistique, affirmant ou au contraire méconnaissant l'occitanité, et la conception que l'on s'est faite des composantes de l'identité du pays. Mais il y aurait là tout un développement que nous ne pouvons entreprendre ici.

Les seigneurs

Les Cévenols sont des ruraux, pauvres, patoisants, fiers de l'être ou de l'avoir été. Ces qualités socialement dévalorisées sont par eux revendiquées. De nombreux contes mettent en scène le paysan face au seigneur, lequel paysan, représentant la pauvreté, la ruralité, l'occitanité de l'identité communautaire, renverse symboliquement le pouvoir seigneurial. Ainsi les Cévenols ont-ils toujours été, quoique pauvres et ruraux, les maîtres chez eux. Ces contes ou anecdotes, attribués à un héros connu ou inconnu, sont en fait le légendaire de l'histoire sociale. On y croit, on n'y croit pas : peu importe. Ils servent d'assise, par leur infinie répétition et variété, à l'histoire mythique, au légendaire d'un pays d'hommes libres. Comment ces paysans pouvaient-ils d'ailleurs s'asservir moralement aux puissances seigneuriales, eux qui conversaient avec Dieu chaque jour librement ? L'ingéniosité facétieuse, la supériorité intellectuelle du paysan, sa liberté de pensée, font qu'il a toujours été le véritable maître d'un seigneur prisonnier de son propre pouvoir (26).

Les « monsieurs »

Libres par rapport au seigneur, du moins idéologiquement, les Cévenols se libèrent aussi des modèles culturels censément supérieurs proposés par la ville ou la nation. Un certain nombre de contes, de chansons, d'historiettes et anecdotes, inlassablement répétés, vont renvoyer à leurs valeurs rejetées les représentants de la réussite sociale, messieurs ou demoiselles riches, francisants et urbains (27). Ainsi est-ce le cas des « pastourelles », chansons de femmes dans lesquelles une jeune bergère, du « pays », se moque d'un riche monsieur aux mains blanches qui la courtise en français. Ces pastourelles ont été d'une extrême popularité, plus forte peut-être que dans les autres régions occitanes, et y compris, chose exceptionnelle pour le répertoire chansonnier d'expression féminine, devant les auditoires masculins. On en garde encore aujourd'hui un assez large souvenir, et elles sont passées jusque dans le pays minier. La femme cévenole, chantant l'histoire répétée et quasi légendaire de la pastourelle, a par ce biais été porteuse de l'identité communautaire (28). Les sabots même crottés, le patois même rustre, la pauvreté même rude, sont à travers le légendaire préférés aux escarpins élégants, au français policé, à la richesse luxueuse. Car la pauvreté travailleuse est plus noble que la richesse oisive qui engendre les vices (29).

Le pays géographique

Protestants, Camisards, résistant à tout pouvoir temporel asservissant et aux modèles culturels extérieurs pour sauvegarder leur originalité communautaire, les Cévenols se sont encore reconnus dans un espace géographique assez bien délimité, celui des vallées des Gardons et leurs pourtours immédiats :

« Je ne sais pas, nous disait-on, si vous avez une idée absolue de ce qu'on appelle, de ce que nous nous savons des Cévennes... Les Cévennes ne sont pas tout ce qui est du côté de l'ouest à partir de Ganges.

(26) Cf. Jean-Noël PELEN, in *Le Temps cévenol*, op. cit., pp. 690-720, ainsi que Jean-Noël et Nicole PELEN, *Récits et contes populaires des Cévennes*, op. cit., pp. 129-141.

(27) Cf. Jean-Noël PELEN, in *Le Temps cévenol*, op. cit., chants 153 et 154, contes 127 à 134, 136 à 139, 141. Se reporter à l'Annexe, II, a.

(28) Cf. Annexe, II, b, et Jean-Noël PELEN, *ibid.*, pp. 193-197, et 222-242. Il est à noter qu'il n'existe pas de pastourelle qui soit « positive » envers le « Monsieur ».

(29) Cf. la note 34.

La vallée de l'Hérault n'est pas dans les Cévennes, la vallée de l'Ardèche n'y est pas du tout... La Cévenne, la vraie Cévenne, c'est la vallée des Gardons. Voilà, uniquement ça ! » (30).

Là encore, un assez grand nombre de contes, légendifiés le plus souvent, ainsi que quelques chansons, proverbes et anecdotes, sont venus cautionner la pertinence culturelle de ces limites, outre leur pertinence purement physique ou économique. On peut brièvement en distinguer trois séries. La première est celle qui met en scène des naïfs extérieurs au pays. C'est au-delà du pays que facétieusement et légendairement, on situe les communautés de niais (31). La deuxième série moque les étrangers de passage, scieurs de long, Auvergnats, dans des cycles relativement bien constitués (32). Il s'agit là d'ensembles démarcatifs. La dernière série, d'interprétation beaucoup plus délicate, est celle qui décrit l'impossibilité de sortir culturellement du pays. Tous ceux qui en dépassent les frontières se perdent dans l'inconnu culturel et, plus récemment, dans l'inconnu technologique. Je pense en particulier à divers contes et anecdotes légendifiés relatifs à la conscription (33). Tous ces thèmes, globalement, doivent être assez anciens.

Le pays moral

Au sein de cet espace, le Cévenol se reconnaît dans un certain nombre de qualités morales : il est *reborsièr*, c'est-à-dire volontiers « testard », individualiste, allant avec plaisir à l'encontre des idées toutes faites. Il est honnête, travailleur, accueillant. Il est rationaliste et non « superstitieux », progressiste (34). Toutes ces revendications, bien sûr, sont relatives à son histoire, en particulier religieuse. Il est travailleur, honnête et rationaliste, parce qu'il est protestant. Il est *reborsièr* et individualiste, se méfiant de l'évidence lorsqu'elle est trop fortement claironnée, il est accueillant également, certes parce qu'il est protestant, mais surtout parce que la longue persécution lui a appris à maintenir ses idées envers et contre tout, ainsi qu'à offrir asile à ceux qui, comme lui, étaient pourchassés parce que différents.

Ces « qualités », que l'on perçoit objectivement chez les Cévenols, sont consciemment revendiquées par ceux-ci comme éléments de leur identité. Et, très sou-

(30) Jean-Noël PELEN, *La vallée Longue en Cévenne*, [Alès - Florac], Club Cévenol - Parc national des Cévennes, [1975], p. 28.

(31) Cf. Jean-Noël PELEN, in *Le temps cévenol*, op. cit., pp. 582-594.

(32) Cf. Jean-Noël PELEN, *ibid.*, pp. 575-576.

(33) Cf. Annexe, III, ainsi que Jean-Noël PELEN, *ibid.*, contes n° 45, 46...

(34) Nous trouvons de nombreuses attestations littéraires de ce point de vue. Ainsi, exprimant quelques-unes des idées émises, cette belle description d'André DUMAS : « L'homme est brave, ferme dans ses convictions et un peu rude. [...] Ce paysan tenace, toujours en lutte avec une terre averse, est frugal, économe, car il sait le prix d'un pain qu'on n'acquiert que par tant d'efforts. Etant pauvre, il est modeste ; étant sobre, il a cette fierté naturelle à qui se contente de ce qu'il a sans rien demander ni envier à personne. Sa politesse n'a rien de servile. Inapte à plier l'échine, instruit par tous les persécutés qui trouvèrent asile dans ses montagnes, il a l'amour passionné de la liberté. [...] L'amour des richesses, le Cévenol l'éprouverait peut-être s'il avait le goût du plaisir, ou s'il était un peu vantard comme le Gascon ou le Marseillais. Mais nul être n'est plus dépourvu de toute jactance méridionale, et le plaisir d'étonner les autres par son luxe ou son bien-être est un sentiment qu'il ne soupçonne même pas. Il est simple et fraternel, et tous les hommes lui semblent égaux dans leur pareille humilité.

D'ailleurs, toutes les joies faciles que l'or procure, non seulement il ne les envie point, mais il s'en méfie, les craint et les méprise comme dangereuses pour son âme et pour son corps. Paysan austère et libre, n'aimant ni la gauloiserie ni la bonne chère, il fuit les passions qui font de l'homme un esclave et craint l'air vicié des villes qui lui semblent des lieux de perdition. Parmi leurs foules, il sentirait par trop sa solitude. Mais il se sent en plein accord avec sa terre, que les heureux du monde peuvent trouver triste et sans beauté, mais que baigne une fine lumière, qui enveloppe d'une atmosphère tendre des choses pauvres et dédaignées ». (*ibid.*, pp. 15-20).

vent, le conte ou l'anecdote, rapportant l'aventure d'un homme qui ne s'en laissait pas conter, conclura en sentence : « C'était un vrai Cévenol ». Ces anecdotes ou ces contes se légendifient, pour mieux signifier (35). Mais il faut dire que la part de la légende existe aussi dans l'attribution de certaines qualités. En particulier, la revendication du rationalisme et de l'absence de superstitions, voire même de tout folklore comme beaucoup l'ont dit ou écrit, est en soi une légende — que contredit toute enquête minutieuse de terrain. Lorsque Claude Seignolle écrit dans son *Folklore du Languedoc* :

A St-Martin-de-Boubaux (Lozère), on croit très peu à la sorcellerie, ceci s'explique par le fait que la région est peuplée par les descendants des anciens Camisards, ennemis de toutes pratiques de sorcellerie...

Dans la région de Gabriac (Lozère), on ne croit pas à la sorcellerie dans les milieux protestants, seuls les catholiques ont quelques craintes des sorciers (36).

il nous met en présence de réponses typées d'informateurs, qu'il reprend à son compte sans aucune vérification (37). André-Georges Fabre, éprouvant quelque difficulté à circonscrire géographiquement les Cévennes, dit : « Mais elles n'ont même pas de folklore : la rigueur huguenote semble les en avoir privées » (38). Le travail d'Adrienne Durand-Tullou, celui du pasteur Parlier, celui de Seignolle même, celui de Philippe Joutard et le mien propre, sont là pour prouver abondamment le contraire (39), ce qui ne veut pas dire pour autant que le folklore cévenol ne soit pas effectivement très spécifique et d'une certaine austérité.

On pourrait pourtant multiplier les exemples de telles assertions relatives au folklore cévenol (40). Populairement, on en arrive même à nier aujourd'hui, la mémoire ayant sélectionné les images, l'existence d'une tradition de danse bien affirmée au XIX^e siècle ! Certes, de par la rigueur protestante, on a ici certainement moins dansé qu'ailleurs. Mais la bourrée est exclusivement attribuée à la Haute-Lozère ou au Gévaudan, alors que les enquêtes du XIX^e siècle donnent un assez grand nombre d'attestations cévenoles (41). Cette affirmation se rencontre parfois dans la bouche de vieux danseurs cévenols.

Naissance d'un pays

Protestante, camisarde, libre et austère, forte au travail et probe, la commu-

(35) Cf. Jean-Noël PELEN, in *Le Temps cévenol*, op. cit., pp. 797-803.

(36) Claude SEIGNOLLE, *Le folklore du Languedoc*, Paris, Maisonneuve, 1960, pp. 211-212.

(37) Cf. sur ce point l'article de Philippe JOUTARD, « Protestantisme populaire et univers magique : le cas cévenol », *Le Monde alpin et rhodanien*, n° 1-4/1977, pp. 145-171.

(38) *Ibid.*, p. 10.

(39) Adrienne DURAND-TULLOU, *Un milieu de civilisation traditionnelle : le Causse de Blandas (Gard)*, Montpellier, thèse de doctorat, 1959 ; André PARLIER, *Essai sur les mœurs, coutumes et superstitions dans les Cévennes*, Montpellier, Faculté de théologie, 1956 ; SEIGNOLLE, JOUTARD et PELEN, ouvrages déjà cités. On pourrait ajouter à cette liste les travaux du pasteur FESQUET, de MONTEL et LAMBERT, etc. (cf. PELEN, 1982, op. cit., « Bibliographie »).

(40) Ainsi Alice MEYNADIER écrit-elle vers 1930 pour le hameau de Bougès, dans un manuscrit vraisemblablement destiné aux enquêtes d'Arnold VAN GENNEP : « Les légendes et les contes sont assez peu nombreux : je n'ai recueilli que deux formulettes. [...] Les légendes, contes et récits rapportés comme vrais sont assez peu nombreux ». A l'en croire, vraiment les Cévenols sont peu loquaces ! Cf. aussi Max OLIVIER-LACAMP, *Serres et vallats des Cévennes*, Paris, Chêne, 1980, [p. 6].

(41) Cf. Louis LAMBERT, *Chants et chansons populaires du Languedoc*, Paris et Leipzig, Welter, 1906, 2 vol.

nauté cévenole s'est d'abord ancrée dans une histoire profonde qui l'a véritablement charpentée et donc définie. Cette histoire, de la fin du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle, semble expliquer tous les référents d'identité que nous avons avancés. Ces référents ont pris peu à peu leur place au cours de cette histoire, certainement selon des courbes d'apparition, de renforcement ou d'affaiblissement variées, pour se maintenir, peu ou prou, jusqu'à aujourd'hui.

Nous considérerons maintenant l'impact d'un second élément historique, celui de la décadence économique et démographique du pays, qui s'amorce dès la seconde moitié du XIX^e siècle. De cette période à nos jours, les Cévennes vont être totalement bouleversées, dans un sens, il faut le dire, extrêmement négatif. Les deux piliers de l'économie traditionnelle, la culture du châtaignier et l'élevage du ver à soie, périssent à peu près totalement. L'hémorragie humaine est énorme, les communes réduisant leur population de moitié, des trois quarts, voire des neuf dixièmes. Les mas se ferment, la montagne s'embroussaille, les murettes ordonnant les pentes en terrasses se défont peu à peu et disparaissent sous une végétation envahissante. Le pays se retrouve défait et vieilli.

Or, curieusement, c'est au cours de cette même période que l'on va voir apparaître la notion même de *pays*, la communauté élargissant ses référents d'identité pour construire une image plus complexe, à partir d'une entité territoriale maintenant nommée. Jusque-là en effet, la communauté existait avec clarté de par son histoire, idéologique ou économique, de par ses choix religieux puis politiques (42). Elle se reconnaissait certes dans un espace, mais cet espace était secondaire, puisque les lignes de force communautaires y étaient installées d'évidence. Maintenant remise en question dans sa chair même, elle va consolider ses bases référentielles, pour tenter de se maintenir face à l'histoire.

Le premier élément que l'on voit surgir tout au long du XIX^e siècle, et surtout dans sa seconde moitié, est l'élément linguistique. Le Félibrige passe en Cévennes de façon très populaire. Chaque village, chaque hameau, presque chaque famille va avoir son *escrivain* patoisant, qui va chanter, dans la langue, la joie de vivre au pays. Localement, divers textes vont se populariser, pourfendant celui qui délaisse sa langue et *franchimandèje*, se complaisant dans un mauvais français de parade (43). Le second élément qui prend force est l'idée même d'un pays que l'on va désormais nommer : *les Cévennes*. Ce n'est en effet qu'au XIX^e siècle que semble se développer la référence à la cévenolité, qui va devenir peu à peu un élément premier, incluant tous les autres. Dans l'expression chansonnière protestante, deux chansons populaires, deux chansons d'identité, marquent bien cette évolution. C'est d'une part *La Complainte des Prisonnières de la Tour de Constance*, du poète nîmois Antoine Bigot, qui, en rupture totale avec la tradition du chant religieux en français (44), va se populariser en occitan, dans les années 1880, complétant par le référent linguistique localisé une identité qui n'était jusqu'alors que religieuse (45). De même, à la même époque, un autre hymne va prendre son essor, attesté

(42) Sur l'histoire politique des Cévennes se reporter à *Les Cévennes, de la montagne à l'homme*, op. cit., en particulier pp. 143-153, et 290-292. Cf. également la bibliographie en fin d'ouvrage.

(43) L'ensemble du phénomène est très mal connu. Cf. néanmoins, *Causses et Cévennes*, revue du Club Cévenol, Alès, n° 2/1981, consacré à « L'occitan, notre langue » ; *Les Amis de la vallée Borgne*, Bulletin de l'Association des Amis de la vallée Borgne, St-Jean-du-Gard, 1972 à 1979 ; *Lou País*, revue régionaliste, Montpellier, 1953-1982 ; Ivan GAUSSEN, *Poètes et prosateurs du Gard en langue d'Oc depuis les Troubadours jusqu'à nos jours*, Paris, Les Belles Lettres, 1962 ; PELEN, 1982, op. cit., pp. 481-484, 596-597, 807-809 ; Aimé VIELZEUF, *Conteurs et poètes cévenols d'aujourd'hui*, Nîmes, Le Camarguo, 1981.

(44) Cf. Jean-Noël PELEN, *ibid.*, pp. 316-372.

(45) Id., *ibid.*, pp. 422-426.

jusqu'à nos jours, et cet hymne, nouvel apport fondamental, va directement se placer sous le signe de l'identité de pays en se nommant : *La Cévenole*. Ses paroles, ancrant l'identité dans l'histoire religieuse sont significatives :

Salut montagnes bien aimées
Pays sacré de nos aïeux [...]
O vétérans de nos vallées
Vieux châtaigniers aux bras tordus [...]
Dans quel granit, ô mes Cévennes,
Fut taillé ce peuple vainqueur ? [...]
Cévenols, le Dieu de nos pères
N'est-il pas notre Dieu toujours ? [...] (46).

Ainsi, le sentiment de pays se fait de plus en plus vif, alors que celui-ci va peu à peu se défaire. En bout de course, dans un pays totalement bouleversé, on se situe par rapport à un pays disparu, dont la revendication, le rappel coloré, vient combler le vide présent. Maintenant, s'ajoutant aux référents anciens, apparaissent les principaux éléments de la vie d'autrefois : le châtaignier, le mûrier et la soie, les « traversiers », les Gardons même, la sociabilité disparue (47). Le passé économique et social se légendifie, se mythifie, pour permettre à ceux qui restent d'être et d'exister encore, dans un présent qui n'offre plus de référents positifs. Ceci est vrai tout particulièrement dans les « écarts » des campagnes, dans les villages par trop vieillis. La mémoire sélectionne, recompose, donne du sens aux anecdotes ou aux contes d'autrefois qui deviennent légendes (48). Tout le passé maintenant est porté dans un discours pour servir de présent. Car le présent n'est rien, et l'avenir un vain mot. Dans quelques cas ce discours, rempart à la perte individuelle de sens, est porté sur la place publique, dans une revendication beaucoup plus radicale d'un devenir. Mais la part légendaire ou mythique, et quelquefois rituelle, est tout aussi importante (49).

Ainsi le pays légendaire naît parce que le pays réel meurt ; il offre l'identité « d'avoir été » aux derniers témoins du vieux pays. « *Se sèm pas riches*, écrit Paul Deleuze, *avèm lo passat per fortuna* » (50). Et Marthe Boissier, la noble poétesse du Bougès :

O mes morts dont je sens l'invisible présence
Votre ombre erre souvent autour de mes chemins
Tout me rappelle ici le travail de vos mains
Et vous vivez en moi malgré votre silence (51).

Pays légendaire, pays mythique, pays du pays perdu, pays que l'on porte en soi parce qu'il vous porte en lui, et qui s'évanouira peut-être à l'aube d'un pays renaissant.

*

* *

(46) Id., *ibid.*, pp. 427-429.

(47) Cf. Jean-Noël PELEN, 1975, *op. cit.*, pp. 26-95, et Jean-Noël et Nicole PELEN, 1978, *op. cit.*, pp. 157-175. Pour d'autres exemples, sur le châtaignier par exemple, cf. Daniel TRAVIER et Jean-Noël PELEN, « Les activités agricoles », in *Le Temps cévenol*, *op. cit.*, vol. IV, 1980, pp. 478-485.

(48) Cf. Jean-Noël et Nicole PELEN, *ibid.*, pp. 157-175, et Jean-Noël PELEN, 1982, *ibid.*, pp. 796-808.

(49) Cf. Jean-Noël PELEN, *ibid.*, pp. 807-809, et Aimé VIELZEUF, *ibid.*

(50) Trad. : Si nous ne sommes pas riches, nous avons le passé pour fortune. *Bulletin des Amis de la vallée Borgne*, *op. cit.*, n° 22, mai 1979.

(51) *Lou Pais*, n° 113, novembre 1964.

Voilà, brièvement esquissé, ce cheminement de l'identité cévenole telle qu'elle a été dite et revendiquée. Le temps manque, bien sûr, pour donner trop d'exemples (on en trouvera quelques-uns en annexe), ainsi que pour affiner une analyse qui reste superficielle et incomplète en bien des points. La multiplicité des référents d'identité et leur évolution sont beaucoup plus complexes et parfois contradictoires. Ainsi trouve-t-on, de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui, tout un ensemble d'anecdotes et de contes qui moquent le patoisant dans ses difficultés avec le français, ou qui se rient du rural inadapté au progrès technologique (52). De même aurait-on pu s'intéresser, mais c'eût été un autre sujet, aux identités que l'on pourrait dire « différenciées » au sein de la communauté, c'est-à-dire à la façon dont les divers sous-groupes, en particulier religieux, se perçoivent les uns les autres. Je n'ai tracé que les grandes lignes référentielles qui s'appuient sur un tissu légendaire, délaissant, par exemple, le référent politique — important mais peu légendifié —, d'une part pour montrer la construction d'un certain nombre de référents complémentaires et leur évolution dans l'histoire, et surtout pour souligner, dans le cadre de ces journées, la base légendaire qui leur donne force. C'est là, je crois, l'aspect intéressant et à approfondir de cette écoute : la mise à jour d'un « tissu légendaire » formé d'éléments hétéroclites mais agencés. Pris un à un, ces éléments peuvent n'être pas perçus dans leur aspect légendaire, mais leur ensemble assied dans une cohésion de sens la quotidienneté communautaire par un cautionnement légendaire, voire mythique. Derrière les jours qui s'égrènent et auxquels l'histoire, sur le long terme, imprime son relief, se profile l'ombre d'un discours qui assure la permanence et la couleur de l'idée communautaire.

Jean-Noël PELEN,
Aix-en-Provence

ANNEXE(*)

I - Le protestantisme fondateur

Le nombre de messes pour sortir un homme du Purgatoire

« Une histoire, je m'excuse à l'avance, une histoire de curé comme vous me demandez quelquefois. Je vous en citerai une qui me regarde particulièrement. Non pas que j'ai connu les gens dont il est question mais, ils étaient de ma maison. Il y longtemps, du temps que... C'était avant la Réforme... Avant la Réforme il y avait un curé à Blannaves. Il était le curé du Castanet, de partout pardi, bien entendu. Alors il était venu chez moi, ou chez mes parents. Mes vieux parents. Et en babillant il a dit... Je me permettrai une digression avant, pour que vous soyez bien au courant : on dirait même que déjà ces gens avaient goûté aux idées de la Réforme, je sais pas, parce que c'est très vieux ça... Il dit à un homme, qui était un homme vieux :

— Monsieur Pic, combien croyez-vous qu'il faudrait de messes pour sortir un homme du Purgatoire ?

— Aaah... il dit. Autant que de plats de neige pour chauffer un four !

— Oooh ! Malheureux ! Mais alors vous croyez que ça n'y fait rien ?

Il dit :

— Non ! Plus vous en dites ! Plus vous l'enfonchez ! (*rires*)...

Je la savais bien il y longtemps celle-là ! Mais je n'osais pas vous la dire ! Parce que ça met en cause quelqu'un qui était avant moi !... Il faut pas vous étonner que j'ai des idées un peu particulières ! (*rires*)... Ça c'est vrai. [Nous reprenons en question la dernière phrase de M. Pic : C'est vrai ?]... On la racontait comme étant vraie. Maintenant

(52) Cf. Jean-Noël PELEN, *ibid.*, pp. 481-484, 596-597, 608-612.

(*) Tous les textes présentés en annexe sont tirés de *Le Temps cévenol*, t. III, *op. cit.*, où ils sont présentés et commentés.

toutes les histoires, quand il manque une virgule ! On l'ajoute ! (*rires*)... Je ne sais pas moi...

Texte recueilli en juillet 1975 auprès de M. Raoul Pic, 93 ans, agriculteur à Branoux-les-Taillades.

II - Ruraux, pauvres, et patoisants

a) Les histoires de Vincentou

Un monsieur « bien » arrête un jour Vincentou à la foire pour lui poser une énigme.

— Ecoute, Vincentou, et réfléchis un peu à ce que je vais te dire : Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. Combien y a-t-il de pattes en tout ?

Vincentou réfléchit un moment puis répond :

— *Sabe pas quant i a de patas. Mas siáí segur que si Monsur i èra estat, auriá fach un polit ase !* (53).

Un autre jour, un monsieur « bien mis », gros propriétaire du secteur, descend du train et commande à Vincentou de lui porter ses bagages. En cours de route, le Monsieur explique à Vincentou que, au Paradis, les rôles seront inversés, que les maîtres d'ici-bas deviendront domestiques, et les valets de ce monde seront les patrons. Vincentou montrant qu'il a bien compris lui répond :

— *Me'n sovendrai Monsur, seretz mon varlet e patiretz pas de còps de bròca !* (54).

Versions écrites par Daniel Travier, de St-Jean-du-Gard, qui en tient le souvenir de son grand-père, Raoul Travier, matelassier à St-Jean-du-Gard, lequel les lui racontait, tout en travaillant, dans les années 1950. Textes communiqués en février 1980.

b) Marion la bergeireta

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Marion la bergeireta
Gardave long d'un prat
Marion la bergeireta lan la
Gardave long d'un prat.</i> | Marion la petite bergère
Gardait le long d'un pré
Marion la petite bergère lan la
Gardait le long d'un pré. |
| 2. <i>Un borgés que passava
Venguèt li demandar...</i> | Un bourgeois qui passait
Vint lui demander... |
| 3. — Pour t'aider bergerette
Je t'offrirai mon bras... | — ... |
| 4. — <i>Ieu n'ai pas cap d'obratge
Monsur per vos far far...</i> | — Je n'ai pas d'ouvrage
Monsieur pour vous faire faire... |
| 5. — Je viderai les quenouilles
Que ta main filera... | — ... |
| 6. — <i>Ieu n'ai pas cap de sòus
Monsur per vos pagar...</i> | — Je n'ai pas de sous
Monsieur pour vous payer... |
| 7. — Viens au château bergère
Mon père lui en a... | — ... |
| 8. — <i>Gardatz vòstra moneda
Mon galant ne'n aurà...</i> | — Gardez votre monnaie
Mon galant en aura... |
| 9. — Ton galanet la belle
Pue la bouse à cent pas... | — ... |

(53) — Je ne sais pas combien il y a de pattes. Mais je suis sûr que si Monsieur y avait été, il aurait fait un joli âne !

(54) — Je m'en souviendrai Monsieur, vous serez mon valet et vous ne manquerez pas de coups de bâton !

- | | |
|--|---|
| 10. — <i>Si aviá pas cap de bosa
De fam poriàtz crebar...</i> | — S'il n'y avait pas de bouse
De faim vous pourriez crever... |
| 11. <i>Oui bon Monsur ieu l'aime
Mai que siague bosat
Oui bon Monsur ieu l'aime lan la
E ieu vos aime pas.</i> | Oui bon Monsieur je l'aime
Malgré qu'il soit bouseux
Oui bon Monsieur je l'aime lan la
Et je ne vous aime pas. |

Pastourelle donnée pour avoir été composée, « sur un vieil air », par René Tabusse, artisan maçon à Chamborigaud, né en 1897 à Génolhac. Communiquée par Mme Louise Lacombe, 1974.

III - Le pays géographique

Le poltronneux conscrit

« Alors c'est un jeune conscrit, un jeune conscrit qui part au régiment et c'est la première fois qu'il monte dans le train. Alors il parle surtout le patois et il s'appelle Manuel. Il arrive dans une gare, il fait nuit, l'employé de gare se promène sur le trottoir et annonce le nom de la gare... [...] Alors en montant dans le train, en fermant la porte du wagon, il fait claquer la porte et il se pince un peu les doigts. Et la gare où le train s'arrête, le bonhomme passe, l'employé passe, et crie :

— (imitation) Mas-des-Gardies ! Mas-des-Gardies !

Et lui il comprend :

— (imitation) *Mau desgordit ! Mau desgordit !...*

Il se dit :

— *Mai ! Onte m'a vist ?... clacar la pòrta ? Mai de qu'es aquel trin ! (55)...*

Enfin le train repart et il arrive dans une autre... Le train s'arrête dans une autre gare, et le bonhomme, l'employé de la gare crie :

— (id.) Saint-Hilaire ! Saint-Hilaire !

Et lui, il regarde les fenêtres il dit :

— *Mès... mès totas las fenèstras son barradas ! Mès par o sent l'èr ? leu lo senti pas l'èr ! (56).*

— Saint-Hilaire !

Alors il essaie de fermer les fenêtres mais toutes les fenêtres sont fermées, il comprend pas pourquoi on lui crie *Senti l'èr !...* Le train redémarre, ça marche quelques temps et le pauvre conscrit est toujours perplexe... Et on arrive à Vézénobres. Et encore l'employé de gare qui se met à crier :

— (id.) Vézénobres ! Vézénobres !

Et le pauvre Manuel se dit :

— *Mai ! Mès onte ! Me vei ? Mès... par onte me vei ? Mès « ves' un òme » ! « ves' un òme » ! Mon Diu ! Mès qu'es aquel trin ? (57)...*

Et il est pris d'une panique folle, jusqu'à la prochaine gare, et la prochaine gare c'est :

— (id.) Manduel-Redessan ! Manduel-Redessan !

Et comme il s'appelle Manuel il comprend :

— (id.) Manuel redescend ! Manuel redescend !

Alors pris de panique terrible, se ditz :

— *Mès pasmens ! Siái pas gundit ! Es pas encara lu fin de mon viatge ! (58)...*

Et quand même pris de panique il descend avant l'arrêt final...

Texte recueilli en février 1975 auprès de Mme Mathilde Pelen, qui en tient le souvenir de son père, Auguste Sabatier, de Ste-Cécile-d'Andorge, 1889-1967.

(55) — Mal dégourdi ! Mal dégourdi !... [...] — Mais ! Où il m'a vu ?... claquer la porte ? Mais qu'est-ce que c'est ce train !...

(56) — [...]... mais toutes les fenêtres sont fermées ! Mais par où il sent l'air ? Moi je ne le sens pas l'air !

(57) — Mais ! Mais où ! Il me voit ? Mais... par où il me voit ? Mais « je vois un homme » ! « je vois un homme » ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que ce train ?

(58) [...] il se dit : — Mais quand même ! Je suis pas arrivé ! C'est pas encore la fin de mon voyage !...